



PREMIERES DECENNIES DE LA PAROISSE PARISIENNE SAINT SERGE

Vers le milieu des années vingt du vingtième siècle qui s'achève, une paroisse orthodoxe fut créée dans le 19ème arrondissement de Paris, dans la rue de Crimée. Les Russes déjà installés dans ce quartier la fréquentaient, mais aussi de nombreux réfugiés qui travaillaient dans la banlieue industrielle de la capitale. Le nom de "rue de Crimée" rappelait à beaucoup l'évacuation de l'armée blanche par Constantinople, avec toute la flotte de la Mer Noire, d'abord sur Bizerte, puis vers les pays européens d'accueil.

En 1926 mes parents me conduisirent à Saint Serge, depuis la station de métro "Crimée", en remontant la rue du même nom, en passant par le pont levis sur le Canal de l'Ourcq, jusqu'au porche du n°93. Sur le mur de la maison de garde scintillait, comme à présent, la veillesse devant l'icône de Saint Serge de Radonège. L'icône avait été peint récemment. Encore maintenant, en passant devant cette icône, je me remémore souvent le tableau de M.N.Nesteroff (1862-1942) "L'apparition au jeune Bartholomée", que j'avais vu, avec mon père dans la Galerie Trétiakoff, peu de temps avant le départ de notre famille de Moscou. Depuis j'ai été témoin de la confluence des traditions iconographiques et picturales de l'Europe orientale et occidentale, au sein de l'art orthodoxe au cours de plusieurs générations. A Saint Serge cet art était représenté par Soeur Jeanne (Reitlinger) qui fut collaboratrice aux ateliers d'art chrétien créés au début des années vingt, par l'illustre peintre français Maurice Denis (1870-1943). Vivant à Saint Germain-en-Laye, je connaissais la famille du peintre, ainsi que son collaborateur, Maître Albert Martine, son proche voisin.

En gravissant la "colline Saint Serge", les pèlerins découvraient au sommet l'église orthodoxe, encadrée par le double escalier assez raide qui conduisait à la plate-forme en bois devant l'entrée où les fidèles se pressaient pour suivre la Divine Liturgie.

L'archimandrite Jean, aurolé de son abondante chevelure d'un blanc argenté, célébrait les offices des Vêpres et des Matines. De nombreux prêtres, diacres, étudiants de l'Institut de Théologie orthodoxe, l'entouraient. Plus tard l'archimandrite Jean devint évêque de Nice dans le sud de la France. Michel M.Ossorguine dirigeait la chorale d'étudiants en théologie, répartie entre les deux ailes du transept. Le chant de ce chœur académique attirait beaucoup de monde les jours de fêtes. Ces jours étaient normalement marqués par une célébration épiscopale.

En 1925 Mgr Benjamin (Fedchenko) était venu de Yougoslavie et avait été désigné

comme inspecteur de l'Institut. C'est à Micha Ossorguine (fils aîné de Michel M.Ossorguine) et à moi-même qu'échut l'honneur de devenir les jeunes servants des services épiscopaux. Nous aimions beaucoup cette tâche et étions formés aux bons usages ecclésiastiques par les servants et hypodiacres, recrutés dans les premières promotions de l'Institut. C'est au nom de ces étudiants que le jour de ma fête, en 1930, Mgr Benjamin me remit pour "aide au service de l'Eglise" un livre intitulé "Les écrivains russes décrivent les lieux Saints", édition de 1899 à Moscou, avec un texte remarquable de I.S.Toutguéniéff. Lorsque je feuillète à présent ce livre, je pense que l'église Saint Serge pourrait un jour être comptée parmi les lieux saints.

L'un des acolytes de l'église, le jeune étudiant Koulmann, avait pour tâche de porter le grand cierge aux Portes Royales. Je l'ai particulièrement retenu dans ma mémoire. Trente ans plus tard, alors qu'il était devenu l'évêque Méthode, j'emmenais mes enfants à sa résidence d'Asnières pour recevoir sa bénédiction. Parfois le métropolite Euloge lui-même venait à Saint Serge. Nous, les jeunes, étions très honorés de lui tenir la crosse, le livre liturgique ou la traîne du manteau épiscopal.

Dans les années vingt, l'afflux de l'assistance à la liturgie dominicale rendait nécessaire d'instaurer une première liturgie plus matinale, sur l'autel latéral. Elle était célébrée par le père Serge Boulgakoff. Je garde précieusement un Nouveau Testament imprimé en 1918, année de son ordination sacerdotale. A la fin des années vingt, le père Serge me remit en tant que père spirituel cet exemplaire. Le service liturgique du père Serge laissait transparaître, surtout dans ses remarquables sermons, une riche expérience de la vie. Trois ans avant son expulsion de la Crimée (1er janvier 1923) il avait été professeur titulaire de l'Université de Tauride. Le recteur de cette Université avait été V.I.Vernadsky, créateur de la Géochimie. L'Hydraulique y avait été enseignée par mon père, élève direct de N.E.Joukovsky (1841-1921), créateur de l'Aérodynamique. L'activité universitaire en Crimée et des souvenirs moscovites communs contribuèrent à développer une amitié fidèle entre nos familles.

Après la liturgie si matinale, la réception autour d'un thé, dans l'appartement des Boulgakoff, au premier étage de la petite maison, à droite de la descente du double escalier de l'église, se trouva progressivement incluse dans la tradition de Saint Serge, qui se distinguait par son accueil chaleureux. Ces thés matinaux ainsi que les autres rencontres informelles chez le père Serge, devenu plus tard doyen de l'Institut de Théologie, attiraient des personnalités de la vie artistique, scientifique et pédagogique de Paris qui aimaient assister aux célébrations de l'église Saint Serge. Trois générations de la famille du père Serge étaient présentes. Le père lui-même habitait dans la petite maison avec sa femme Hélène Ivanovna. Leur fille avec sa famille venait régulièrement les voir. Madame Boulgakoff était, par vocation, écrivain; pourtant elle consacrait beaucoup de temps aux enfants de la paroisse. A l'occasion de Noël, elle organisait pour eux une fête avec un grand sapin dans les locaux sous l'église. Pendant les fêtes de Pâques, sous sa conduite et avec les encouragements des paroissiens, les enfants prenaient une part active dans l'illumination du jardin de l'église.

Au cours de l'une de ces nuits pascales, un des jeunes enfants qualifia le jardin illuminé

de "joyeux paradis". Cette définition plût tant à Mgr Benjamin qu'il le mentionna, dans son sermon, se référant à l'Evangile : "La louange vient de la bouche des enfants" et l'Apôtre Paul "Réjouissez-vous sans cesse". Parmi cette jeunesse joyeuse je me souviens de la rencontre, pendant une journée, avec mon plus jeune homonyme, Youra. Il avait été amené chez la famille Boulgakoff par sa mère, la poétesse Marina Tsvétaeva. On m'envoya, avec mon nouveau camarade, jouer au jardin de l'église sous les fenêtres de l'appartement. La journée était sombre et au jardin il ne se trouva aucun enfant de notre âge. Cette rencontre fugitive s'est gravée dans ma mémoire à cause du sort tragique de Youra, tué sur le front en Russie.

A Paris, l'extension de la deuxième guerre mondiale, le 22 juin 1941, se répercuta sur tous les cercles de la diaspora russe. Des arrestations systématiques d'otages commencèrent. Dans le nombre de ces otages, on doit, au premier rang, nommer les hommes d'église : Amétistoff, secrétaire de la direction diocésaine de Mgr Euloge, Zander, professeur de l'Institut Saint Serge. En compagnie de deux cents autres réfugiés russes, le professeur Zander fut emprisonné au fort de Romainville. Il eut à subir cette épreuve parce qu'il était le disciple et le collaborateur pédagogique le plus proche du doyen de l'Institut de Théologie, le père Serge Boulgakoff. Celui-ci du fait de son état de santé, n'avait pas été pris en otage.

Au début de juillet tous les otages du fort de Romainville furent transférés dans un camp plus éloigné (Frontstalag 122), situé entre l'Oise et la forêt de Compiègne. Et pourtant, malgré la pénible situation, la vie ecclésiale s'organisa, grâce à la présence, parmi les internés, du père Constantin, prêtre de l'une des paroisses de la banlieue de Paris. L'exemple de l'église Saint Serge et l'expérience du professeur Zander permirent de mettre au point la vie d'une véritable paroisse derrière les barbelés, remarquable à bien des points de vue. Ultérieurement le professeur Zander déposa dans l'église du père Constantin une couronne d'épines, tressée de fils de fer barbelés qui rappelait la double enceinte de Compiègne, ainsi que des innombrables autres camps de concentration de l'étranger et de la Russie elle-même.

Après la guerre, j'ai plus d'une fois rendu visite à la paroisse Saint Serge. On peut dire que le rayonnement de ce saint lieu de la Russie hors frontières n'a cessé de croître. J'ai eu l'occasion de l'observer, en particulier au cours de services de la nuit de Pâques dans trois cathédrales russes de New-York, au cours de liturgies dominicales sur la "Colline russe" à San Francisco et au "Nicolaido" à Tokio, où un des continuateurs de l'oeuvre de Saint Nicolas du Japon évoquait les souvenirs de ses années d'études à Saint Serge. En cette fin de millénaire, ma fille, en tant que professeur d'Hagiologie à Saint Serge, a souvent l'occasion d'évoquer le rayonnement de l'Institut dans le monde.

De solides liens spirituels s'étaient noués entre les enseignants de l'Institut de Théologie et d'autres savants. A Paris même, cette communauté d'intérêts se manifestait par le travail du Groupe Académique Russe. Le professeur archiprêtre Zenkovsky y prenait une part active du temps où le groupe était présidé par l'astronome Stoyko de l'Observatoire de Paris, et après lui par le biologiste Grabar de l'Institut Pasteur. Par la suite le professeur de l'Institut de Théologie, Antoine Kartachev, fut élu président du Groupe

Académie Russe. Kartachev avait été en 1917 le dernier procureur du Saint Synode de l'Empire Russe et ensuite ministre du gouvernement provisoire de Russie. Après lui le professeur P.E.Kovalevsky, un des fondateurs de l'Institut Saint Serge, docteur de l'Université de Paris, auteur de l'ouvrage en deux tomes sur "La Russie hors frontières", fut également président du Groupe Académique Russe. De cette façon l'influence de ce Groupe sur toutes les générations d'émigrés russes fut très forte, en particulier sur ceux qui fréquentaient la paroisse Saint Serge. Cependant leurs aspirations étaient souvent plus vastes. De nombreuses oeuvres littéraires en portent témoignage, comme le récit de Georges Peskoff "Bonheur nouveau" dans le recueil "Ceux de la diaspora" (Maison du Livre étranger, Paris, 1959).

La nécessité d'un équilibre entre vie spirituelle, intellectuelle et pratique fut discutée à Paris, en 1956, lors de la commémoration de vingt cinquième anniversaire de l'Institut Supérieur Technique Russe en France. Au cours de ce jubilé, le représentant de l'Institut de Théologie Saint Serge, Mgr Cassien, souligne la fraternité avec d'autres institutions d'enseignement supérieur dans le développement de la culture chrétienne en Europe.

Georges DEICHA

Docteur ès Sciences et de l'Université de Paris

